

L'optimisme de Gregory Baum

par *Andrée Lévesque*

Gregory nous a quittés et nous avons perdu un ami. Mais il demeurera longtemps parmi nous, ses écrits resteront; on se rappellera son sourire, ses réflexions et, dans des moments de découragement, on pourra faire appel à son optimisme. Je voudrais dire deux mots sur cet optimisme qui durant des années n'a jamais cessé de m'impressionner.

Gregory a survécu à des expériences difficiles. Séparé de ses parents à 15 ans, il a travaillé sur une ferme en Angleterre, il a passé deux ans derrière les barbelés à Farnham, et, depuis quelques années, il suivait des traitements de dialyse. S'il a connu la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a été témoin des persécutions de la Guerre froide, de la guerre du Viêt Nam, et il a vécu assez longtemps pour suivre la remontée de l'extrême droite et pour voir, à la télévision, défiler des gens qui arboraient des signes nazis. À son grand regret, il a vu les espoirs du Concile Vatican II s'évanouir avec les papes successifs.

Doué d'une résilience extraordinaire, il ne s'est jamais laissé abattre. Ses années dans le camp de Farnham auraient été parmi les plus belles de sa vie grâce aux autres prisonniers qui se donnaient pour tâche d'enseigner aux plus jeunes. La Guerre froide et toutes ses répressions et atteintes aux libertés ont suscité des mouvements de protestations tant dans les mouvements catholiques de gauche, je pense à Dorothy Day qu'il citait toujours en exemple ou aux frères Berrigan, que dans les mouvements étudiants.

Il devenait de plus en plus difficile de trouver un bon côté au climat délétère qui s'est abattu sur le monde occidental, et surtout sur l'Amérique depuis la dernière année. Mais quand même, si Gregory ne pouvait rien trouver de joyeux dans *Le Devoir* du matin – qu'il lisait religieusement quotidiennement –, il puisait dans ses lectures quelque chose pour nous remonter de moral et nous donner espoir que les choses changent pour le mieux, que les scandales d'aujourd'hui suscitent des indignations et des actions pour combattre les injustices.

Quant à sa dialyse, les traitements lui permettaient de lire trois heures presque sans interruption trois fois par semaine : une heure et demie de livres sérieux, une biographie ou un essai sur l'école de Francfort par exemple, et une heure et demie de polars.

J'aurais pu parler aussi de sa générosité, de sa disponibilité, de ses saintes colères devant les préjugés et les discriminations, de sa détermination, de sa grande tolérance, mais j'ai choisi de m'attarder un peu sur son optimisme, car c'est, je crois, son héritage le plus précieux en ce moment.